

Pauvre petite Célestine ! reprit Crevel, viens m'embrasser !

Victorin rejoint sa femme qui s'élançait.

Vous ignorez, monsieur, dit avec douceur l'avocat, que votre maladie est contagieuse.

— C'est vrai, répondit Crevel, les médecins s'applaudissent d'avoir retrouvé sur moi je ne sais quelle peste du moyen âge qu'on croyait perdue, et qu'ils faisaient tambouriner dans leurs facultés... C'est fort drôle !

— Papa, dit Célestine, soyez courageux, et vous triompherez de cette maladie.

— Soyez calmes, mes enfants, la mort regarde à deux fois avant de frapper un maire de Paris ! dit-il avec un sang-froid comique. Et puis, si mon arrondissement est assez malheureux pour se voir enlever l'homme qu'il a honoré deux fois de ses suffrages (hein ! voyez comme je m'exprime avec facilité)... eh bien ! je saurai faire mes paquets. Je suis un ancien commis voyageur, j'ai l'habitude des départs. Ah ! mes enfants, je suis un esprit fort.

Papa, promets-moi de laisser venir l'Eglise à ton chevet.

Jamais, répondit Crevel. Que voulez-vous, j'ai sucé le lait de la révolution ; je n'ai pas l'esprit du baron d'Holbach, mais j'ai sa force d'âme. Je suis plus que jamais régence, mousquetaire gris, abbé Dubois, et maréchal de Richelieu ! sacrebleu ! Ma pauvre femme, qui perd la tête, vient de m'envoyer un homme à soutane, à moi, l'admirateur de Béranger, l'ami de Lisette, l'enfant de Voltaire et de Rousseau... Le médecin m'a dit pour me tâter, pour savoir si la maladie m'abattait : — Vous avez vu monsieur l'abbé ?... Eh bien ! j'ai imité le grand Montesquieu. Oui, j'ai regardé le médecin, tenez, comme cela, fit-il en se mettant de trois quarts comme dans son portrait et tendant la main avec autorité, et j'ai dit :

Cet esclave est venu,

il a montré son ordre et n'a rien obtenu.

Son ordre est un joli calembourg, qui prouve qu'à l'agonie monsieur le président de Montesquieu conservait toute la grâce de son génie, car on lui avait envoyé un jésuite !... J'aime ce

passage... on ne peut pas dire de sa vie, mais de sa mort. Ah ! le passage ! encore un calembourg ! Le passage Montesquieu.

Hulot fils contemplait tristement son beau-père, en se demandant si la bêtise et la vanité ne possédaient pas une force égale à celle de la vraie grandeur d'âme. Les causes qui font mouvoir les ressorts de l'âme semblent être tout à fait étrangères aux résultats. La force que déploie un grand criminel serait-elle donc la même que celle dont s'enorgueillit un Champeenetz allant au supplice ?

A la fin de la semaine, madame Crevel était enterrée, après des souffrances inouïes, et Crevel suivit sa femme à deux jours de distance. Ainsi, les effets du contrat de mariage furent annulés, et Crevel hérita de Valérie.

Le lendemain même de l'enterrement, l'avocat revit le vieux moine, et il le recut sans mot dire. Le moine tendit silencieusement la main, et silencieusement aussi, maître Victorin Hulot lui remit quatre vingts billets de banque de mille francs, pris sur la somme que l'on trouva dans le secrétaire de Crevel. Madame Hulot jeune hérita de la terre de Presles et de trente mille francs de rente. Madame Crevel avait légué trois cent mille francs au baron Hulot. Le scrofuleux Stanislas devait avoir, à sa majorité, l'hôtel Crevel et vingt-quatre mille francs de rente.

CHAPITRE XXXVIII

Retour du père prodigue.

Parmi les nombreuses et sublimes associations instituées par la charité catholique dans Paris, il en est une, fondée par madame de la Chanterie, dont le but est de manier civilement et religieusement les gens du peuple qui se sont unis de bonne volonté. Les législateurs, qui tiennent beaucoup aux produits de l'enregistrement, la bourgeoisie régnante qui tient aux hono- raires du notariat, feignent d'ignorer que les trois quarts des gens du peuple ne peuvent pas payer quinze francs pour leur

contrat de mariage. La chambre des notaires est au-dessous, en ceci, de la chambre des avoués de Paris. Les avoués de Paris, compagnie assez calomniée, entreprennent gratuitement la poursuite des procès des indigents, tandis que les notaires n'ont pas encore décidé de faire gratis le contrat de mariage des pauvres gens. Quant au fisc, il faudrait faire remuer toute la machine gouvernementale pour obtenir qu'il se relâchât de sa rigueur à cet égard. L'enregistrement est sourd et muet. L'Eglise, de son côté, perçoit des droits sur les mariages. L'Eglise est, en France, excessivement fiscale; elle se livre, dans la maison de Dieu, à d'ignobles trafics de petits bancs et de chaises dont s'indignent les étrangers, quoiqu'elle ne puisse avoir oublié la colère du Sauveur chassant les vendeurs du Temple. Si l'Eglise se relâche difficilement de ses droits, il faut croire que ses droits, dits de fabrique, constituent aujourd'hui l'une de ses ressources, et la faute des églises serait alors celle de l'Etat. La réunion de ces circonstances, par un temps où l'on s'inquiète beaucoup trop des nègres, des petits condamnés de la police correctionnelle, pour s'occuper des honnêtes gens qui souffrent, fait que beaucoup de ménages honnêtes restent dans le concubinage, faute de trente francs dernier prix auquel le notaire, l'enregistrement la mairie et l'Eglise puissent réunir deux Parisiens. L'institution de madame de la Chanterie, fondée pour remettre les pauvres ménages dans la voie religieuse et légale, est à la poursuite de ces couples, qu'elle trouve d'autant mieux qu'elle les secourt comme indigents, avant de vérifier leur état incivil.

Lorsque madame la baronne Halot fut tout à fait rétablie, elle reprit ses occupations. Ce fut alors que la respectable madame de la Chanterie vint prier Adeline de joindre la légalisation des mariages naturels aux bonnes œuvres dont elle était l'intermédiaire.

Une des premières tentatives de la baronne en ce genre eut lieu dans le quartier sinistre nommé autrefois la *Petite Pologne*, et que circonscrivent la rue du Rocher, la rue de la Pépinière et la rue Méroménil. Il existe là comme une succursale du faubourg Saint-Marceau. Pour peindre ce quartier, il suffira de dire que les propriétaires de certaines maisons habitées par des industriels sans industries, par de dangereux ferrailleurs, par des indigents livrés à des métiers périlleux, n'osent pas y

réclamer leurs loyers, et ne trouvent pas d'huissiers qui veuillent expulser les locataires insolvables. En ce moment, la spéculation, qui tend à changer la face de ce côté de Paris et à bâtir l'espace en friche qui sépare la rue d'Amsterdam de la rue du Faubourg-du-Roule, en modifiera sans doute la population, car la truellerie est, à Paris, plus civilisatrice qu'on ne le pense. En bâtissant de belles et d'élégantes maisons à concierges, les bordant de trottoirs et y pratiquant des boutiques, la spéculation écarte, par le prix du loyer, les gens sans aveu, les ménages sans mobilier et les mauvais locataires. Ainsi les quartiers se débarrassent de ces populations sinistres et de ces bouges où la police ne met le pied que quand la justice l'ordonne.

En juin 1844, l'aspect de la place Delaborde et de ses environs était encore peu rassurant. Le fantassin élégant qui de la rue de la Pépinière, remontait par hasard dans ces rues épouvantables, s'étonnait de voir l'aristocratie conduite là par une infime bohème. Dans ces quartiers, où végétaient l'indigence ignorante et la misère aux abois, florissaient les derniers écrivains publics qui se voient dans Paris. Là où vous voyez écrits ces deux mots : *Écrivain public*, en grosse coulée, sur un papier blanc affiché à la vitre de quelque entre-sol ou d'un fangeux rez-de-chaussée, vous pouvez hardiment penser que le quartier recèle beaucoup de gens ignares, et parlant, des malheurs, des vices et des criminels. L'ignorance est la mère de tous les crimes. Un crime est, avant tout, un manque de raisonnement.

Or, pendant la maladie de la baronne, ce quartier, pour lequel elle était une seconde Providence, avait acquis un écrivain public établi dans le passage du Soleil, dont le nom est une de ces antithèses familières aux Parisiens, car ce passage est doublement obscur. Cet écrivain, soupçonné d'être Allemand se nommait Vyder, et vivait maritalement avec une jeune fille, de laquelle il était si jaloux, qu'il ne la laissait aller que chez d'honnêtes fumistes de la rue Saint-Lazare, Italiens comme tous les fumistes, et à Paris depuis longues années. Ces fumistes avaient été sauvés d'une faillite inévitable, et qui les aurait réduits à la misère, par la baronne Halot, agissant pour le compte de madame de la Chanterie. En quelques mois l'aïeule avait remplacé la misère, et la religion était entrée en des cœurs qui naguère maudissaient la Providence, avec l'énergie particu-

lière aux Italiens fumistes. Une des premières visites de la baronne fut donc pour cette famille. Elle fut heureuse du spectacle qui s'offrit à ses regards, au fond de la maison de la rue du Rocher. Au-dessus des magasins et de l'atelier, maintenant bien fournis et où grouillaient des apprentis et des ouvriers, tous Italiens de la vallée de Dobrodossola, la famille occupait un petit appartement où le travail avait apporté l'abondance. La baronne fut reçue comme si c'eût été la sainte Vierge apparue. Après un quart d'heure d'examen, forcée d'attendre le mari pour savoir comment allaient les affaires, Adeline s'acquitta de son saint espionnage en s'enquérant des malheureux que pouvait connaître la famille du fumiste.

— Ah ! ma bonne dame, vous qui sauvez les damnés de l'enfer, dit l'Italienne, il y a bien près d'ici une jeune fille à retirer de la perdition.

— La connaissez-vous bien ? demanda la baronne.

— C'est la petite fille d'un ancien patron de mon mari, venu en France dès la révolution, en 1798, nommé Judici. Le père Judici a été, sous l'empereur Napoléon, l'un des premiers fumistes de Paris ; il est mort en 1819, laissant une belle fortune à son fils. Mais le fils Judici a tout mangé avec de mauvaises femmes, et il a fini par en épouser une plus rusée que les autres, celle dont il a eu cette pauvre petite fille, qui sort d'avoir quinze ans.

— Que lui est-il arrivé ? dit la baronne vivement impressionnée par la ressemblance du caractère de ce Judici avec celui de son mari.

— En bien ! madame, cette petite, nommée Atala, a quitté père et mère pour venir vivre ici à côté, avec un vieil Allemand de quatre-vingts au moins, nommé Vyder, qui fait toutes les affaires des gens qui ne savent ni lire ni écrire. Si au moins ce vieux libertin, qui, dit-on, aurait acheté la petite à sa mère pour quinze cents francs, épousait cette jeunesse, comme il a sans doute peu de temps à vivre, et qu'on le dit susceptible d'avoir quelques milliers de francs de rente, et bien ! la pauvre enfant, qui est un petit ange, échapperait au mal, et surtout à la misère, qui la pervertira.

— Je vous remercie de m'avoir indiqué cette bonne action à

faire, dit Adeline ; mais il faut agir avec prudence. Quel est ce vieillard ?

— Oh ! madame, c'est un brave homme, il rend la petite heureuse, et il ne manque pas de bon sens ; car, savez-vous, il a quitté le quartier des Judici, je crois, pour sauver cette enfant des griffes de sa mère. La mère était jalouse de sa fille, et peut-être rêvait-elle de tirer parti de cette beauté, de faire de cette enfant une mademoiselle. Atala s'est souvenue de nous, elle a conseillé à son monsieur de s'établir auprès de notre maison, et comme le bonhomme a vu qui nous étions, il la laisse venir ici ; mais mariez le, madame, et vous ferez une action bien digne de vous. Une fois marié, la petite sera libre, elle échappera par ce moyen à sa mère, qui la guette et qui voudrait, pour tirer parti d'elle, la voir au théâtre ou réussir dans l'art de friseur carrière ou elle l'a fiancée.

— Pourquoi ce vieillard ne l'a-t-il pas épousée ?

— Ce n'était pas possible, dit l'Italienne, et quoique le bonhomme Vyder ne soit pas un homme absolument méchant, je crois qu'il est assez rusé pour vouloir être maître de la petite, tandis que marié, dame ! il crant, ce pauvre vieux, ce qui pend au nez de tous les vieux.

— Pouvez-vous envoyer chercher la jeune fille ? dit la baronne, je la verrais tel, je saurais s'il y a de la ressource.

— La femme du fumiste fit un signe à sa fille aînée, qui partit aussitôt. Dix minutes après, cette jeune personne revint, tenant par la main une fille de quinze ans et demi si belle tout italienne.

Mademoiselle Judici tenait du sang paternel cette petite jeune nâtre au jour, qui le soir, aux lumières, devient d'une blancheur éclatante, des yeux d'une grandeur d'une forme, d'un éclat oriental, des cils fournis et recourbés qui ressemblaient à de petites plumes noires, une chevelure d'ébène, et cette majesté native de la Lombardie qui fait croire à l'étranger, quand il se promène le dimanche à Milan, que les filles des portiers sont autant de reines. Atala présenta par la fille du fumiste de la visite de cette grande dame, dont elle avait entendu parler, avait mis, à la hâte, une jolie robe de soie, des brodequins et un mantelet élégant. Un bonnet à rubans couleur cerise doublait l'effet de la tête. Cette petite se tenait dans une pose

de curiosité naïve, en examinant du coin de l'œil la baronne, dont le tremblement nerveux l'étonnait beaucoup. La baronne poussa un profond soupir en voyant ce chef-d'œuvre féminin dans la boue de la prostitution, et jura de la ramener à la vertu.

— Comment te nommes-tu, mon enfant?

— Atala, madame.

— Sais-tu lire, écrire?...

— Non, madame; mais cela ne fait rien, puisque monsieur le sait...

— Tes parents t'ont-ils menée à l'église? As-tu fait ta première communion? Sais-tu ton catéchisme?

— Madame, papa voulait me faire faire des choses qui ressemblent à ce que vous dites, mais maman s'y est opposée...

— Ta mère... s'écria la baronne. Elle est donc bien méchante, ta mère?

— Elle me battait toujours! Je ne sais pourquoi, mais j'étais le sujet de disputes continuelles entre mon père et ma mère.

— On ne t'a donc jamais parlé de Dieu?... s'écria la baronne.

— L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Ah! maman et papa disaient souvent: S.... n.... de Dieu! tonnerre de Dieu! sacré-Dieu!... dit-elle avec une délicieuse naïveté.

— N'as-tu jamais vu d'église? ne t'est-il pas venu dans l'idée d'y entrer?

— Des églises?... Ah! Notre-Dame, le Panthéon j'ai vu cela de loin, quand papa m'emmenait dans Paris; mais cela n'arrivait pas souvent. Il n'y avait pas de ces églises-là dans le faubourg.

— Dans quel faubourg étiez-vous?

— Dans le faubourg...

— Quel faubourg?

— Mais rue de Charonne, madame...

Les gens du faubourg Saint-Antoine n'appellent jamais autrement ce quartier célèbre que le *faubourg*. C'est pour eux le faubourg par excellence, le souverain faubourg, et les fabricants

eux-mêmes entendent par ce mot spécialement le faubourg Saint-Antoine.

— On ne t'a jamais dit ce qui était bien, ce qui était mal?

— Maman me battait quand je ne faisais pas les choses à son idée...

— Mais ne savais-tu pas que tu commettais une mauvaise action en quittant ton père et ta mère pour aller vivre avec un vieillard?

Atala Judici regarda d'un air superbe la baronne, et ne lui répondit pas.

— C'est une fille tout à fait sauvage!... se dit Adeline.

— Oh! madame, il y en a beaucoup comme elle au faubourg! dit la femme du fumiste.

— Mais elle ignore tout, même le mal, mon Dieu! Pour quoi ne me réponds-tu pas? demanda la baronne en essayant de prendre Atala par la main.

Atala, courroucée, recula d'un pas.

— Vous êtes une vieille folle! dit-elle. Mon père et ma mère étaient à jeun depuis une semaine! Ma mère voulait faire de moi quelque chose de bien mauvais, puis que mon père l'a battue en l'appelant voleuse! Pour lors, monsieur Vyder a payé toutes les dettes de mon père et de ma mère, et leur a donné de l'argent... oh! plein un sac! Et il m'a emmenée, que mon pauvre papa pleurait... Mais il fallait nous quitter!... Eh bien! est-ce mal?... demanda-t-elle.

— Et aimez-vous bien ce monsieur Vyder?

— Si je l'aime?... dit-elle. Je crois bien, madame! il me raconte de belles histoires tous les soirs?... Et il m'a donné de belles robes, du linge, un châle. Mais c'est que je suis nippée comme une princesse, et je ne porte plus de sabots! Enfin, depuis deux mois, je ne sais plus ce que c'est que d'avoir faim. Je ne mange plus de pommes de terre! Il m'apporte des bonbons, des pralines! Oh! que c'est bon, le chocolat praliné!... Je fais tout ce qu'il veut pour un sac de chocolat! Et puis, mon gros père Vyder est bien bon, il me soigne si bien, si gentiment, que ça me fait voir comment aurait dû être ma mère... Il va prendre une vieille bonne pour me soigner, car il ne veut pas que je me salisse les mains à faire la cuisine. Depuis un mois, il commente à gagner pas mal d'argent, il m'apporte

trois francs tous les soirs .. que je mets dans une tirelire ! Seulement, il ne veut pas que je sorte, excepté pour venir ici... C'est ça un amour d'homme ! aussi, fait-il de moi ce qu'il veut... Il m'appelle sa petite chattel et ma mère ne m'appelait que petite b...., ou bien f.... p..... ! voleuse, vermine ! Est-ce que je sais !

— Eh bien ! pourquoi, mon enfant, ne ferais-tu pas ton mari du père Vyder ?...

— Mais c'est fait, madame ! dit la jeune fille en regardant la baronne d'un air plein de fierté, sans rougir, le front pur, les yeux calmes. Il m'a dit que j'étais sa petite femme, mais c'est bien embêtant d'être la femme d'un homme ! sans les pralines !...

— Mon Dieu ! se dit à voix basse la baronne, quel est le monstre qui a pu abuser d'une si complète et si sainte innocence ? Remettre cette enfant dans le bon sentier, n'est-ce pas racheter bien des fautes ! Moi, je savais ce que je faisais ! se dit-elle en pensant à sa scène avec Grevel. Elle ! elle ignore tout !

— Connaissez-vous monsieur Samanon ?... demanda la petite Atala d'un air câlin.

— Non, ma petite ; mais pourquoi me demandes-tu cela ?

— Bien vrai ? dit l'innocente créature.

— Ne crains rien de madame, Atala... dit la femme du fumiste, c'est un ange !

— C'est que mon gros chat a peur d'être trouvé par ce Samanon, il se cache... et que je voudrais bien qu'il pût être libre...

— Et pourquoi ?...

— Dame ! il me mènerait à Bobino ! peut-être à l'Ambigu !

— Quelle ravissante créature ! dit la baronne en embrassant cette petite fille.

— Êtes-vous riche ?... demanda Atala qui jouait avec les manchettes de la baronne.

— Oui et non, répondit la baronne. Je suis riche pour les bonnes petites filles comme toi, quand elles veulent se laisser instruire des devoirs du chrétien par un prêtre, et aller dans le bon chemin.

— Dans quel chemin ? dit Atala. Je vais bien sur mes jambes.

Atala regarda la baronne d'un air maternel et tendre.
— Vois madame, elle est heureuse depuis qu'elle est rentrée dans le sein de l'Eglise... dit la baronne en montrant la femme du fumiste. Tu l'es mariée comme les bêtes s'accouplent !

— Moi ! reprit Atala, mais si vous voulez me donner ce que donne le père Vyder, je serai bien contente de ne pas être mariée. C'est une soie, savez-vous ce que c'est !...

— Une fois qu'on s'est unie à un homme, comme toi, reprit la baronne, la vertu veut qu'on lui soit fidèle ! Il

— Jusqu'à ce qu'il meure ?... dit Atala d'un air fin, je n'en aurai pas pour longtemps. Si vous saviez comme le père Vyder tousse et souffe ! Peuh ! peuh ! dit-elle en faisant le millard.

— La vertu, la morale veulent, reprit la baronne, que l'Eglise qui représente Dieu, et la mairie qui représente la loi, consacrent votre mariage. Vois madame, elle s'est mariée légalement...

— Est-ce que ça sera plus amusant ? demanda l'enfant.

— Tu seras plus heureuse, dit la baronne, car personne ne pourra te reprocher ce mariage. Tu plairas à Dieu. Demande à madame si elle s'est mariée sans avoir reçu le sacrement du mariage ?

Atala regarda la femme du fumiste.
— Qu'a-t-elle de plus que moi ? demanda-t-elle. Je suis plus jolie qu'elle.

— Oui, mais je suis une longue femme, et toi, l'on peut te donner un vilain nom...

— Comment veux-tu que Dieu te protège, si tu foules aux pieds les lois divines et humaines ? dit la baronne. Sais-tu que Dieu tient en réserve un paradis pour ceux qui suivent les commandements de son Eglise ?

— Quéqu'il y a dans le paradis ? Y a-t-il des spectacles ? dit Atala.

— Oh ! le paradis, c'est, dit la baronne, toutes les jouissances que tu peux imaginer. Il est plein d'anges, dont les ailes sont blanches. On y voit Dieu dans sa gloire, on partage sa puissance, on est heureux à tout moment et dans l'éternité !

Atala Judici écoutait la baronne comme si elle eût écouté de

la musique ; en la voyant hors d'état de comprendre, Adeline pensa qu'il fallait prendre une autre voie en s'adressant au vieillard.

— Retourne chez-toi, ma petite, et j'irai parler à ce monsieur Vyder. Est-il Français?...

— Il est Alsacien, madame ; mais il sera riche, allez ! Si vous vouliez payer ce qu'il doit à ce vilain Samanon, il vous rendrait votre argent ! car il aura dans quelques mois, dit-il, six mille francs de rente, et nous irons alors vivre en campagne, bien loin, dans les Vosges...

Ce mot les Vosges fit tomber la baronne dans une rêverie profonde. Elle revit son village ! La baronne fut tirée de cette douloureuse méditation par les salutations du fumiste qui venait lui donner les preuves de sa prospérité.

— Dans un an, madame, je pourrai vous rendre les sommes que vous nous avez prêtées, car c'est l'argent du bon Dieu ! c'est celui des pauvres et des malheureux ! Si je fais fortune vous puiserez un jour dans notre bourse, je rendrai par vos mains aux autres le secours que vous nous avez apporté.

En ce moment, dit la baronne, je ne vous demande pas d'argent, je vous demande votre coopération à une bonne œuvre. Je viens de voir la petite Judici qui vit avec un vieillard, et je veux les marier religieusement, légalement.

— Ah ! le père Vyder ! c'est un bien brave et digne homme, il est de bon conseil. Ce pauvre vieux s'est déjà fait des amis dans le quartier, depuis deux mois qu'il y est venu. Il me met mes mémoires au net. C'est un brave colonel, je crois, qui a bien servi l'empereur... Ah ! comme il aime Napoléon ! Il est décoré, mais il ne porte jamais de décorations. Il attend qu'il se soit refait, car il a des dettes, le pauvre homme !... je crois même qu'il se cache, il est sous le coup des huissiers.

— Dites que je payerai ses dettes s'il veut épouser la petite...

— Ah ! bien ! ce sera bientôt fait. Tenez, madame, allons-y... c'est à deux pas, dans le passage du Soleil !

La baronne et le fumiste sortirent pour aller au passage du Soleil.

— Par ici, madame, dit le fumiste en montrant la rue de la Pépinière.

Le passage du Soleil est en effet au commencement de la rue

de la Pépinière et débouche rue du Rocher. Au milieu de ce passage de création récente, et dont les boutiques sont d'un prix très-modique, la baronne aperçut, au-dessus d'un vitrage garni de taffetas vert, à une hauteur qui ne permettait pas aux passants de jeter des regards indiscrets : ÉCRIVAIN PUBLIC, et sur la porte :

GABINET D'AFFAIRES.

*Ici l'on rédige les pétitions, on met les mémoires au net, etc.
Discrétion, célérité.*

L'intérieur ressemblait à ces bureaux de transit où les omnibus de Paris font attendre les places de correspondance aux voyageurs. Un escalier intérieure menait sans doute à l'appartement en entre-sol éclairé par la galerie et qui dépendait de la boutique. La baronne aperçut un bureau de bois blanc noirci, des cartons, et un ignoble fauteuil acheté d'occasion. Une casquette et un abat-jour en taffetas vert à fil d'archal tout crasseux annonçaient soit des précautions prises pour se déguiser, soit une faiblesse d'yeux assez concevable chez un vieillard.

— Il est là-haut, dit le fumiste, je vais monter le prévenir et le faire descendre.

La baronne baissa son voile et s'assit. Un pas pesant ébranla le petit escalier de bois, et Adeline ne put retenir un cri perçant en voyant son mari, le baron Hulot, en veste grise tricotée, en pantalon de vieux molleton gris et en pantoufles.

Que voulez-vous, madame ? dit Hulot galamment. Adeline se leva, saisit Hulot, et lui dit d'une voix brisée par l'émotion :

— Enfin, je te retrouve !...

— Adeline !... s'écria le baron stupéfait qui ferma la porte de la boutique. Joseph ! s'écria-t-il au fumiste, allez-vous-en par l'allée.

— Mon ami, dit-elle, oubliant tout dans l'excès de sa joie, tu peux revenir au sein de ta famille, nous sommes riches ! ton fils a cent soixante mille francs de rente ! ta pension est libre, tu as un arriéré de quinze mille francs à toucher sur ton simple certificat de vie ! Valérie est morte en te léguant trois cent mille francs. On a bien oublié ton nom, va ! tu peux rentrer dans le monde, et tu trouveras d'abord chez ton fils une fortune. Viens, notre bonheur sera complet. Voici bientôt trois ans que je te cher-

che, et j'espérais si bien te rencontrer, que tu as un appartement tout prêt à te recevoir. Oh! sors d'ici, sors de l'affreuse situation où je te vois!

— Je le veux bien, dit le baron étourdi; mais *pourrai-je emmener la petite?*

— Hector, renonce à elle! fais cela pour ton Adeline qui ne t'a jamais demandé le moindre sacrifice! je te promets de doter cette enfant, de la bien marier, de la faire instruire. Qu'il soit dit qu'une de celles qui l'ont rendu heureux soit heureuse, et ne tombe plus dans le vice, ni dans la fange!

— C'est donc toi, reprit le baron avec un sourire, qui voulais me marier?... Reste un instant là, dit-il, je vais aller m'habiller là-haut, où j'ai dans une malle des vêtements convenables...

Quand Adeline fut seule, et qu'elle regarda de nouveau cette affreuse boutique, elle fondit en larmes. — Il vivait là, se dit-elle, et nous sommes dans l'opulence!... Pauvre homme, a-t-il été puni, lui qui était l'élégance même! Le fumiste vint saluer sa bienfaitrice, qui lui dit de faire avancer une voiture. Quand le fumiste revint, la baronne le pria de prendre chez lui la petite Atala Judici, de l'emmener sur-le-champ.

— Vous lui direz, ajouta-t-elle, que si elle veut se mettre sous la direction de monsieur le curé de la Madeleine, le jour où elle fera sa première communion je lui donnerai trente mille francs de dot et un bon mari, quelque brave jeune homme!

— Mon fils aîné, madame! il a vingt-deux ans, et il adore cette enfant!

Le baron descendit en ce moment, il avait les yeux humides.

— Tu me fais quitter, dit-il à l'oreille de sa femme, la seule créature qui ait approché de l'amour que tu as pour moi! Cette petite fond en larmes, et je ne puis pas l'abandonner ainsi...

— Sois tranquille, Hector! elle va se trouver au milieu d'une honnête famille, et je répons de ses mœurs.

— Ah! je puis te suivre alors, dit le baron en conduisant sa femme à la citadine.

Hector, redevenu baron d'Ervy, avait mis un pantalon et une redingote en drap bleu, un gilet blanc, une cravate noire et des gants. Lorsque la baronne fut assise au fond de la voiture, Atala s'y fourra par un mouvement de coulèure.

— Ah! madame, dit-elle, laissez-moi vous accompagner et

aller avec vous... Tenez, je suis bien gentille, bien obéissante, je ferai tout ce que vous voudrez; mais ne me séparez pas du père Vyder, de mon bienfaiteur qui me donne de si bonnes choses. Je vais être battue.

— Allons, Atala, dit le baron, cette dame est ma femme, et il faut nous quitter...

— Elle! si vieille que ça! répondit l'innocente, et qui tremble comme une feuille! Oh! c'est la tête!

Et elle imita railleusement le tressaillement de la baronne. Le fumiste, qui courait après la petite Judici, vint à la portière de la voiture.

— Emportez-la! dit la baronne.

Le fumiste prit Atala dans ses bras et l'emmena chez lui de force.

— Merci de ce sacrifice, mon ami! dit Adeline en prenant la main du baron et la serrant avec une joie délirante. Es-tu changé! comme tu dois avoir souffert! Quelle surprise pour ta fille, pour ton fils!

Adeline parlait comme parle les amants qui se rejoivent après une longue absence, de mille choses à la fois. En dix minutes, le baron et sa femme arrivèrent rue Louis-le-Grand, où Adeline trouva la lettre suivante:

• Madame la baronne,

• Monsieur le baron d'Ervy est resté un mois rue de Charonne, sous le nom de Thorec, anagramme d'Hector. Il est maintenant passage du Soleil, sous le nom de Vyder. Il se dit Alsacien, fait des écritures, et vit avec une jeune fille nommée Atala Judici. Prenez bien des précautions, madame, car on cherche activement le baron, je ne sais dans quel intérêt.

• La comédienne a tenu sa parole, et se dit, comme tous les jours,

• Madame la baronne,

• Votre humble servante,

• J. M. •

Le retour du baron excita des transports de joie qui le convertirent à la joie de famille. Il oublia la petite Atala Judici, car les effets de la passion l'avaient fait arriver à la mobilité des sen-

sations qui distingue l'enfance. Le bonheur de la famille fut troublé par le changement survenu chez le baron. Après avoir quitté ses enfants encore valide, il revenait presque centenaire, cassé, vouté, la physionomie dégradée. Un dîner splendide, improvisé par Célestine, rappela les dîners de la cantatrice au vieillard, qui fut entouré des splendeurs de sa famille.

— Vous fêlez le retour du père prodigue ! dit-il à l'oreille d'Adeline.

— C'est lui. Tout est oublié, répondit-elle.

Et Lisbeth, demanda le baron qui ne vit pas la vieille fille.

— Hélas ! répondit Hortense, elle est au lit, elle ne se lève plus, et nous aurons le chagrin de la perdre bientôt. Elle compte le voir après dîner.

Le lendemain matin, au lever du soleil, Hulot fils fut averti par son concubine que des soldats de la garde municipale cherchaient toute la propriété. Des gens de justice cherchaient le baron Hulot. Le garde du commerce, qui suivait la portière, présenta des jugements en route à l'avocat en lui demandant s'il voulait payer pour son père. Il s'agissait de dix mille francs de lettres de change souscrites au profit d'un usurier nommé Samanon, et qui probablement avait donné deux à trois mille francs au baron d'Ervy. Hulot fils pria le garde du commerce de renvoyer son monde, et il paya. — Sera-ce là tout ? se dit-il avec inquiétude.

Lisbeth, déjà bien malheureuse du bonheur qui luisait sur la famille, ne put soutenir cet événement heureux. Elle empira si bien qu'elle fut condamnée par Blanchon à mourir une semaine après, vaincue au bout de cette longue lutte marquée par elle par tant de victoires. Elle garda le secret de sa haine au milieu de l'adreuse agonie d'une phthisie pulmonaire. Elle eut d'ailleurs la satisfaction suprême de voir Adeline, Hortense, Hulot, Victorin, Steinböck, Célestine et leurs enfants tous en larmes autour de son lit, et la regardant comme l'ange de la famille. Le baron Hulot, mis au régime substantiel qu'il ignorait depuis bientôt trois ans, reprit de la force, et se ressembla presque à lui-même. Cette restauration rendit Adeline heureuse à un tel point que l'intensité de son tressaillement nerveux diminua. — Elle finira par être heureuse ! se dit Lisbeth la veille

de sa mort en voyant l'espèce de vénération que le baron témoignait à sa femme, dont les souffrances lui avaient été racontées par Hortense et par Victorin. Ce sentiment hâta la fin de la cousine Bette, dont le convoi fut mené par toute une famille en larmes.

Le baron et la baronne Hulot, se voyant arrivés à l'âge du repos absolu, donnèrent au comte et à la comtesse de Steinböck les magnifiques appartements du premier étage, et se logèrent au second. Le baron, par les soins de son fils, obtint une place dans un chemin de fer, au commencement de l'année 1845, avec six mille francs d'appointements, qui, joints aux six mille francs de pension de sa retraite et à la fortune léguée par madame Crevel, lui composèrent vingt-quatre mille francs de rente. Hortense ayant été séparée de biens avec son mari pendant ses trois années de breuille, Victorin n'hésita plus à placer au nom de sa sœur les deux cent mille francs du fidéicommiss, et il fit à Hortense une pension de douze mille francs. Wenceslas, mari d'une femme riche, ne lui faisait aucune infidélité, mais il flânait, sans pouvoir se résoudre à entreprendre une œuvre, si petite qu'elle fût. Redevenu artiste *in partibus*, il avait beaucoup de succès dans les salons, il était consulté par beaucoup d'amateurs ; enfin il passa critique, comme tous les impuissants qui mentent à leurs débuts. Chacun de ces ménages jouissait donc d'une fortune particulière, quoique vivant en famille. Éclairée par tant de malheurs, la baronne laissait à son fils le soin de gérer les affaires, et réduisait ainsi le baron à ses appointements, espérant que l'exiguïté de ce revenu l'empêcherait de retomber dans ses anciennes erreurs. Mais, par un bonheur étrange, et sur lequel ni la mère ni le fils ne comptaient, le baron semblait avoir renoncé au beau sexe. Sa tranquillité, mise sur le compte de la nature, avait fini par tellement rassurer la famille, qu'on jouissait entièrement de l'amabilité revenue et des charmantes qualités du baron d'Ervy. Plein d'attention pour sa femme et pour ses enfants, il les accompagnait au spectacle, dans le monde où il reparut, et il faisait avec une grâce exquise les honneurs du salon de son fils. Enfin, ce père prodigue reconquis donnait la plus grande satisfaction à sa famille. C'était un agréable vieillard, complètement détruit, mais spirituel, n'ayant gardé de son vice que ce qui pouvait en faire

une vertu sociale. On arriva naturellement à une sécurité complète. Les enfants et la baronne portaient aux nues le père de famille, en oubliant la mort des deux oncles ! La vie ne va pas sans de grands soucis !

Madame Victorin, qui menait avec un grand talent de ménagère, dû d'ailleurs aux leçons de Lisbeth, cette maison énorme, avait été forcée de prendre un cuisinier. Le cuisinier rendit nécessaire une fille de cuisine. Les filles de cuisine sont aujourd'hui des créatures ambitieuses, occupées à surprendre les secrets du chef, et qui deviennent des cuisinières dès qu'elles savent faire tourner les sauces. Donc on change très-souvent de filles de cuisine. Au commencement du mois de décembre 1845, Célestine prit pour fille de cuisine une grosse Normande d'Isigny à taille courte, à bons bras rouges, munie d'un visage commun, bête comme une pièce de circonstance, et qui se décida difficilement à quitter le bonnet de coton classique dont se coiffent les filles de la basse Normandie. Cette fille, douée d'un embonpoint de nourrice, semblait près de faire éclater la cotonnade dont elle entourait son corsage. On eût dit que sa figure rougeaude avait été taillée dans du caillon, tant les jaunes contours en étaient fermes. On ne fit naturellement aucune attention, dans la maison, à l'entrée de cette fille appelée Agathe, la vraie fille délurée que la province envoie journellement à Paris. Agathe tenta médiocrement le cuisinier, tant elle était grossière dans son langage, car elle avait servi les rouliers ; elle sortait d'une auberge de faubourg, et au lieu de faire la conquête du chef et d'obtenir de lui qu'il lui montrât le grand art de la cuisine, elle fut l'objet de son mépris. Le cuisinier courtoisait Louise, la femme de chambre de la comtesse Steinbock. Aussi la Normande, se voyant maltraitée, se plaignit-elle de son sort ; elle était toujours envoyée dehors, sous un prétexte quelconque, quand le chef finissait un plat ou parachevait une sauce. — Décidément, je n'ai pas de chance, disait-elle, j'irai dans une autre maison. Néanmoins, elle resta, quoiqu'elle eût demandé déjà deux fois à sortir.

Une nuit, Adeline, réveillée par un bruit étrange, ne trouva plus Hector dans le lit qu'il occupait auprès du sien, car ils couchaient dans des lits jumeaux, ainsi qu'il convient à des vieillards. Elle attendit une heure sans voir revenir le baron. Prise

de peur, croyant à une catastrophe tragique, à l'apoplexie, elle monta d'abord à l'étage supérieur occupé par les mansardes où couchaient les domestiques, et fut attirée vers la chambre d'Agathe, autant par la vive lumière qui sortait par la porte entre-bâillée, que par le murmure de deux voix. Elle s'arrêta tout épuisée en reconnaissant la voix du baron qui s'édoit par les charmes d'Agathe, en était arrivé, par la résistance calculée de cette atroce marâtre, à lui dire ces odieuses paroles : « Ma femme n'a pas longtemps à vivre, et si tu veux tu pourras être baronne. » Adeline jeta un cri, laissa tomber son lan-groin et s'enfuit.

Trois jours après, la baronne, administrée la veille, était à l'agonie et se voyait entourée de sa famille en larmes. Un moment avant d'expirer, elle prit la main de son mari, la pressa et lui dit à l'oreille : « Mon ami, je n'avais plus que ma vie à te donner : dans un moment tu seras libre, et tu pourras faire une baronne Hulot. »

Et l'on vit, ce qui doit être rare, des larmes sortir des yeux d'une morte. La férocité du vieillard avait vaincu la patience de l'ange, à qui, sur le bord de l'éternité, il échappa le seul mot de reproche qu'elle eût fait entendre de toute sa vie. — Le baron Hulot quitta Paris trois jours après l'enterrement de sa femme. Onze mois après, Victorin apprit indirectement le mariage de son père avec mademoiselle Agathe Piquelard, qui s'était célébré à Esguy, le premier février mil huit cent quarante-six.

— Les ancêtres peuvent s'opposer au mariage de leurs enfants, mais les enfants ne peuvent pas empêcher les folies des ancêtres en enfance, dit maître Hulot à maître Popinot, le second fils de l'ancien ministre du commerce, qui lui parlait de ce mariage.